Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses

Résumé des conférences et travaux

126 | 2019

Annuaire de l'EPHE, section des Sciences religieuses
(2017-2018)

Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.)

Robert Hawley

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/2546>

DOI : 10.4000/asr.2546

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2019

Pagination : 111-120

ISBN : 978-2909036-47-2

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Robert Hawley, « Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 126 | 2019, mis en ligne le 19 septembre 2019, consulté le 08 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/asr/2546> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.2546>

Tous droits réservés : EPHE

Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.)

Robert HAWLEY

Directeur d'études

I. Introduction

Le lecteur attentif de l'*Annuaire de l'EPHE-SR* ne manquera pas de constater – non sans étonnement peut-être – une évolution certaine dans l'intitulé de cette chaire, passé de « Religions du Proche-Orient sémitique ancien » à « Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.) »¹.

On constate tout d'abord que le mot « sémitique » n'y figure plus². S'il s'agit là d'un changement majeur. Celui-ci n'a pas pour but d'exclure la pertinence des nombreuses sources textuelles qui nous sont véhiculées en langue sémitique pour les régions et les périodes concernées, ce qui serait insensé car celles-ci sont toujours et de loin les plus importantes. Cependant les riches sources (textuelles certes, mais aussi iconographiques et matérielles) connues actuellement révèlent surtout une *complexité* sociale et économique pour le Levant à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer ; et cette complexité est difficilement conciliable avec les portraits plus harmonieux (que l'on dressait pour les sociétés dites alors « primitives ») des approches des générations précédentes, et ainsi restait insoupçonnée par

-
1. Voir déjà les conférences en « Religions sémitiques » dispensées par Maurice Vernes en 1885-1886, qui portaient sur la « Religion des Israélites au temps des Juges » (M. VERNES, « Religions sémitiques », *Rapport sur l'École pratique des hautes études, 1885-1886*, p. 216) ; ou encore, les deux chaires en « Religions des peuples sémitiques », dont celle intitulée « Hébreux et Sémites occidentaux » avec un enseignement en 1889-1890 qui portait sur des « Recherches sur les caractères de l'ancienne religion des Israélites », dispensé également par Vernes (M. VERNES, H. DERENBOURG, « Religions des peuples sémitiques », *Rapport sommaire sur les conférences des exercices 1889-1892. École pratique des hautes études, Section des sciences religieuses*, p. 18-20). Comme l'indiquent ces intitulés, il s'agissait à l'époque de l'exégèse et de la critique textuelle de la Bible hébraïque.
 2. À notre connaissance, l'adjectif a toujours fait partie de l'intitulé de la chaire, jusqu'à notre prédécesseur immédiat, M^{me} Hedwige Rouillard Bonraisin (« Religions du Proche-Orient sémitique ancien »). Parmi les directeurs d'études précédents, mentionnons aussi (à titre purement indicatif) les intitulés de Charles Virolleaud (« Religions des Sémites occidentaux ») et d'André Caquot (« Religions sémitiques comparées »).

les pionniers des études bibliques modernes³. L'ensemble de ces sources contemporaines aux périodes étudiées, telles que nous les connaissons aujourd'hui, révèle tout un assemblage de sociétés diverses et variées, éparpillées autour de la côte orientale de la Méditerranée et dans son arrière-pays ; il s'agit en outre de sociétés qui semblent avoir été aussi complexes, aussi cosmopolites et aussi « mixtes » que certaines sociétés modernes. Certes, linguistiquement, les dialectes sémitiques prédominent partout dans cette zone, mais pas seulement. Vastes et profondes, par exemple, sont non seulement les influences mais aussi la présence des populations hourritophones partout dans la région à la fin de l'âge du bronze⁴ ; et il en va de même pour les contacts et interactions entre traditions sémitiques et louvites à l'âge du fer⁵, pour ne citer que quelques exemples banals qui montrent que le Levant était bien plus qu'un foyer « sémitique ». Il n'est sans doute pas nécessaire d'ajouter ici que les approches duméziliennes n'ont pas apporté autant que l'on aurait pu l'espérer à l'étude des mythologies (et des religions) anciennes de la Méditerranée orientale que les approches plus contextualisées. Ceci n'a rien d'étonnant, d'ailleurs : après tout, les mythes hittites, par exemple, ont beaucoup plus en commun avec les traditions mésopotamiennes, hourrites et ougaritiques contemporaines de la Syrie du nord qu'ils n'en ont avec d'autres traditions dites « indo-européennes »⁶.

Une deuxième innovation dans l'intitulé de cette chaire est son étendue thématique aux « Religions et cultures ». Ceci s'explique aussi facilement, surtout si nous suivons une mouvance « wébérienne » – certes maintenant un peu datée, mais néanmoins fondamentale et toujours d'actualité – relancée dans les années 1970 par, entre autres, le sociologue états-unien Clifford Geertz. Ainsi, la « religion », en tant que système de signification, n'est pas vraiment séparable de la notion de

-
3. Comme c'était le cas de l'écossais William Robertson Smith, par exemple, qui – faute de sources textuelles contemporaines – s'appuyait beaucoup sur la valeur d'analogies ethnographiques contemporaines dans ses *Lectures on the Religion of the Semites*, Edinburgh 1889. Pour un survol (daté mais toujours utile) des pionniers de ce genre d'approche dite « anthropologique », voir H. F. HAHN, *Old Testament in Modern Research*, Philadelphie 1954, p. 44-82. C'est d'ailleurs sous cette rubrique que Hahn classe l'école structuraliste française de Durkheim, Mauss, Hubert, etc., bien représentée au début du xx^e siècle dans la section des Sciences Religieuses de notre école.
 4. Pour un survol commode, voir M. GIORGIERI, « Diffusion et caractéristiques de la culture écrite d'origine hourrite dans le Proche-Orient asiatique et à Ougarit », dans P. BORDREUIL *et al.* (éd.), *Les écritures mises au jour sur le site antique d'Ougarit (Syrie) et leur déchiffrement*, Paris 2013, p. 157-185. Cet héritage hourrite a laissé des échos que l'on peut repérer dans les sources du I^{er} millénaire aussi, y compris dans la Bible hébraïque ; voir par exemple les quelques noms de mois « hourrites » qui perdurent dans les calendriers phénicien et biblique, discutés dans F. BRIQUEL CHATONNET, J. DACCACHE, R. HAWLEY, « Notes d'épigraphie et de philologie phéniciennes. 2 », *Semitica et Classica* 8 (2015), p. 239-241.
 5. La discussion a été considérablement renouvelée récemment par, entre autres, la découverte de la stèle de Katumuwa à Zincirli ; voir la présentation synthétique de V. HERRMANN, J. D. SCHLOEN (éd.), *In Remembrance of me: Feasting with the Dead in the Ancient Middle East*, Chicago (IL) 2014.
 6. Voir par exemple, M. BACHVAROVA, *From Hittite to Homer: the Anatolian Background of Ancient Greek Epic*, Cambridge 2015, p. 35-46.

« culture » vue de façon plus englobante⁷. Pourquoi ? C'est Geertz, à travers son célèbre portrait figuré de l'homme « suspendu dans des toiles de signification qu'il a lui-même tissées », qui donne une réponse élégante dans ce passage fréquemment repris, dans laquelle l'interdépendance entre religion et culture s'explique de façon à la fois évidente et très succincte :

The concept of culture I espouse [...] is essentially a semiotic one. Believing, with Max Weber, that man is an animal suspended in webs of significance he himself has spun, I take culture to be those webs, and the analysis of it to be therefore not an experimental science in search of law but an interpretative one in search of meaning. It is explication I am after, construing social expression on their surface enigmatica⁸.

Dans cette optique il ne s'agit plus d'un « élargissement » de la thématique de la chaire, mais plutôt d'une contextualisation assez évidente. Une telle approche plus globale est aussi intéressante pour nos propos, car elle permet de mieux resituer la riche documentation évoquée ci-dessus non seulement dans des « toiles de signification » que les anciens ont eux-mêmes tissées, mais aussi de dresser quelques contrastes d'ordre plus anthropologique ou sociologique, telle l'opposition entre officiel et privé, opposition fondamentale et nécessaire dans l'étude des traditions religieuses du Levant ancien.

Une autre question qui se pose est la suivante : Qu'entendons-nous exactement par « Levant » ? À l'instar d'« Anatolie » ou encore « Mésopotamie », on aurait pu penser – comme tant d'autres l'ont fait – à employer un terme emprunté des auteurs grecs et romains, tel que le binôme « Syrie-Palestine »⁹, utilisé fréquemment dans la littérature savante moderne¹⁰. Une telle terminologie double pour toute cette région dans les périodes concernées aurait même été appropriée dans la mesure où elle laisse soupçonner une distinction nord-sud, ce qui pourrait s'avérer pertinente, au niveau de la distribution de la documentation cunéiforme par exemple, ou encore comme un reflet de la répartition de pouvoir politique ou de prestige culturel. Cependant, même si la convenance et la pertinence de ce binôme sont évidentes, celui-ci demeure un peu trop précis, et même réducteur. Selon les périodes, par exemple, on ne saura écarter ni la Cilicie, ni Chypre, ni

7. Bien entendu, Geertz n'est pas le premier à avancer une telle conception intégrée ; un des (nombreux) précurseurs était S. A. COOK, par exemple dans son article « The Semites », dans *Cambridge Ancient History*, vol. I, Cambridge 1923, p. 197 (même si le point de vue évolutionniste alors adopté empêchera certainement une réception sereine auprès du lecteur moderne). Cook était élève de Robertson Smith (cf. n. 3).

8. C. GEERTZ, *The Interpretation of Cultures*, New York 1973, p. 5.

9. Pour l'emploi de cette terminologie chez Hérodote, Philo Judaeus et d'autres, voir le survol de B. ISAAC, *Empire and Ideology in the Graeco-Roman World: Selected Papers*, Cambridge 2017, p. 124-125, 134-136.

10. Cf., par exemple, la page <https://oi.uchicago.edu/research/catalog-publications>, où l'on trouvera cette rubrique parmi d'autres que celles utilisées pour les publications de l'Oriental Institute de Chicago ; ou encore le titre de l'ouvrage récent d'E. PROH, *Syria-Palestine in the Late Bronze Age: an Anthropology of Politics and Power*, Londres 2016.

le Sinaï de nos préoccupations « levantines », pour ne citer que trois exemples de régions qui ne sont pas évoquées d'emblée quand on entend le binôme « Syrie-Palestine ». Le terme « Levant » semble alors s'imposer comme un alternatif qui peut se montrer suffisamment flexible pour couvrir les va-et-vient géographiques des problématiques dont il est question ici, mais aussi délibérément ambiguë de façon à souligner non pas l'homogénéité, mais au contraire la riche diversité des sociétés polythéistes du pourtour méditerranéen oriental.

Enfin, la période ciblée, allant de l'âge du bronze à l'âge du fer, est aussi une période clef, et pour plusieurs raisons. Bien entendu, il s'agit de la fourchette chronologique qui véhicule « l'arrière-plan » de la Bible hébraïque, cette dernière étant une des préoccupations historiques traditionnellement liées à cette chaire. Il est vrai aussi que cette période témoigne de la naissance et de la diffusion géographique de l'alphabet consonantique, qui marquent fondamentalement l'histoire de la région. Encore plus importante est l'éventuelle *institutionnalisation* de cet alphabet au sein de certaines sociétés levantines, où il est désormais employé en tant qu'outil graphique privilégié pour la constitution et la transmission d'un « patrimoine littéraire », patrimoine qui sera désormais non seulement véritablement levantin mais aussi explicitement religieux. Cette naissance d'une littérature religieuse (en écriture alphabétique et en langue ouest-sémitique) au Levant au ^{xiii}^e siècle av. J.-C. préfigure naturellement des développements du ⁱ^{er} millénaire, quand l'emploi de l'alphabet devient rapidement identitaire, et se généralise parmi ces cultures levantines, comme en témoignent l'émergence des corpus phéniciens, araméens, hébraïques, etc. à partir du ^{ix}^e siècle av. J.-C.

Ainsi ces différentes perspectives, axes et approches abordées ci-dessus semblent à même de permettre le renouvellement de l'étude des sociétés et des religions anciennes de la côte levantine. En effet, parmi les polythéismes antiques de la Méditerranée orientale et du Proche Orient, les sociétés levantines offrent un terrain particulièrement fécond pour l'historien, à cause non seulement de la richesse de la documentation disponible (textuelle, matérielle et iconographique), déjà évoquée, mais aussi et surtout à cause de leur diversité. Intimement lié à cette diversité est le statut du Levant comme politiquement et culturellement « périphérique » par rapport aux grands « centres » de pouvoir ou de prestige culturel. On peut, bien entendu, débattre s'il est juste ou approprié de caractériser certaines civilisations comme étant « périphériques » tandis que d'autres seraient des « centres »¹¹ ; mais il est difficile de nier la puissance d'un tel cadre théorique en tant qu'outil heuristique en ce qui concerne l'histoire du Levant ancien. Il y a pour cela deux raisons, la première étant liée à l'histoire politique, et la seconde aux traditions culturelles

11. Ceci n'est guère l'endroit d'aborder le legs des théories qui dressent un contraste entre centre et périphérie, la puissante « *central place theory* » des archéologues et historiens. Pour un survol contextualisé et utile, voir B. TRIGGER, *A History of Archaeological Thought* (2^e édition), Cambridge 1996, p. 227-230 (sur Montelius) et p. 437-439 (sur les applications au Proche Orient ancien) ; et surtout l'ouvrage devenu classique de M. ROWLANDS, M. T. LARSEN, K. KRISTIANSEN (éd.), *Centre and Periphery in the Ancient World*, Cambridge 1987, et en particulier l'introduction de Rowlands, p. 1-11.

et littéraires. Politiquement, toute la région levantine a subi une histoire fragmentée et diversifiée (au point que l'on peut même s'interroger sur la validité d'y coller une rubrique globale telle que « Levant »). En effet, la zone se caractérise historiquement davantage par sa diversité que par son unité ; sur le plan politique, le Levant fut unifié uniquement par des dominations étrangères successives, qu'elles soient égyptienne, hittite, assyrienne, babylonienne ou perse achéménide (pour ne citer que celles concernées par la fourchette chronologique dont il est question ici). Sur le plan littéraire aussi, on ne peut que difficilement faire abstraction du fait que, tout au long du II^e millénaire, les différentes sociétés levantines – qu'elles se situent sur la côte ou à l'intérieur, jusqu'au moyen Euphrate par exemple – vivaient au quotidien une distinction prononcée entre langue parlée (selon les lieux et les endroits, il s'agirait ici surtout de dialectes ouest sémitiques ou hourrites) et langue écrite (souvent le babylonien – noté au moyen du système cunéiforme mésopotamien – qui devait être étudié et appris en tant que langue étrangère)¹².

C'est justement contre cet arrière-plan « périphérique », et l'équilibre qui en résulte, entre, d'une part des régions politiquement et culturellement subordonnées, mais d'autre part, finalement une source d'influences culturelles et intellectuelles notables (l'alphabet, par exemple, ou encore les legs de la religion judéenne), que l'étude des traditions intellectuelles et religieuses du Levant fournit un sujet particulièrement pertinent pour des questions plus générales, telles que celle des développements indigènes dans une histoire culturelle soumise à des influences externes¹³. La longue histoire des traditions culturelles levantines favorise aussi une telle approche : de la floraison de traditions locales dans les textes du II^e millénaire, passant par les temps troublés de l'âge du fer, avec des dominations successives, jusqu'aux périodes classiques et même islamique. Une telle perspective diachronique permet d'évaluer la part de continuité ou d'innovations dans la production intellectuelle et littéraire levantine.

II. Enseignements 2017-2018

L'enseignement dispensé en 2017-2018 dans le cadre de la chaire « Religions et cultures du Levant (1600-500 av. J.-C.) » se déclinait en deux parties : d'une part un séminaire de recherche consacré à la thématique de « Religion officielle et piété privée » au Levant aux XIV^e-XII^e siècles avant notre ère, abordée cette année à travers une lecture commentée et l'interprétation contextuelle de certains passages de chants ougaritiques qui relèvent de la poésie lyrique locale, et d'autre part, un cours de Master, plus général, autour du thème « Avant et après la catastrophe : continuités et ruptures dans les pratiques religieuses au Levant entre l'âge du Bronze et l'âge du Fer ».

12. L'étude de K. VAN DER TOORN, « Cuneiform documents from Syria-Palestine: Texts, scribes, and schools », *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 116-2 (2000), p. 97-113, n'a pas perdu sa pertinence.

13. Nous pourrions penser par exemple au cadre interprétatif fourni par les « études postcoloniales », populaires depuis les travaux d'E. Saïd des années 1980 et 1990.

A. Séminaire de recherche

Le séminaire a commencé en novembre 2017, avec une introduction à la poésie religieuse à Ougarit. Cette mise en avant du royaume d'Ougarit n'est pas due au hasard, mais se justifie non seulement en raison de l'histoire de cette chaire¹⁴, mais aussi et surtout, parce que le tell de Ras Shamra (où se situent les ruines de la ville d'Ougarit) s'impose comme un site phare (et incontournable) pour toute étude des sociétés levantines documentées dans cette fourchette chronologique. Il s'agit effectivement d'une des villes (et royaumes) les mieux documentés de tout le Levant pour cette période, grâce à la longue histoire de ses fouilles, de l'étendue considérable des niveaux datant du Bronze récent dégagés, mais aussi et surtout grâce à ses archives, avec plus de 5 000 tablettes et fragments¹⁵.

Sur le plan de l'actualité de la recherche, on constate aussi qu'Ougarit semble apporter un témoignage important. Pour l'histoire de l'alphabet, par exemple, les données venant d'Ougarit sont de premier ordre, et permettent de mieux suivre les aléas de l'évolution de l'alphabet, passant d'une expérience socialement marginale à un outil officiel parrainé par des élites locales et utilisé pour l'administration à l'échelle de tout un royaume¹⁶. Parce que ce passage semble avoir été irréversible en Méditerranée (c'est-à-dire que l'alphabet, une fois en place, l'est resté, au I^{er} millénaire), la situation à Ougarit quelques siècles plus tôt mérite un regard particulier.

Enfin sur le plan littéraire et même sacré (c'est-à-dire, au-delà de l'emploi « banal » de l'alphabet pour l'administration quotidienne, pour la rédaction de comptes et bordereaux de comptabilité, par exemple), on assiste également à Ougarit à ce qui semble être une des premières tentatives pour créer de toute pièce un véritable patrimoine littéraire rédigé dans une langue levantine autochtone (c'est-à-dire, dans une langue ouest-sémitique)¹⁷. D'Ougarit, nous avons les plus anciens exemples connus jusqu'ici des littératures savantes et religieuses rédigées avec l'alphabet et en langue ouest-sémitique. Il joue donc, en quelque sorte, le rôle de précurseur des autres traditions littéraires similaires, mieux connues de l'âge du fer : la littérature araméenne, phénicienne, ou encore israélite et judéenne, celle-ci telle qu'elle a été conservée dans la Bible hébraïque¹⁸.

14. En plus des ougaritologues cités ci-dessus dans la note 2, mentionnons également à cet égard la direction d'études de l'abbé Henri Cazelles dans les années 1970 (« Religions des Sémites occidentaux »), dont l'enseignement consacré aux textes ougaritiques était considérable.

15. Par commodité, voir M. YON, *The City of Ugarit at Tell Ras Shamra*, Winona Lake (IN) 2006 ; et G. SAADÉ, *Ougarit et son royaume : Des origines à sa destruction*, Beyrouth 2011.

16. Le problème est abordé par R. HAWLEY, D. PARDEE, C. ROCHE-HAWLEY, « L'alphabet "court" sénes-trogyre à Ougarit au XIII^e siècle avant J.-C. d'après le bordereau RS 5.197⁺ », dans B. GEYER, V. MATOIAN, M. AL-MAQDISSI (éd.), *De l'Île d'Aphrodite au Paradis Perdu : Itinéraire d'un gentilhomme lyonnais, en hommage à Yves Calvet*, Louvain 2015, p. 155-166.

17. Voir, déjà, S. SANDERS, « What was the alphabet for? The rise of written vernaculars and the making of Israelite national literature », *Maarav* 11 (2004), p. 26-27. De façon plus développée, voir D. PARDEE, *The Ugaritic Texts and the Origins of West-Semitic Literary Composition*, Oxford 2012.

18. Pour une tentative de synthèse, voir R. HAWLEY, « On the transmission of knowledge and lore in the alphabetic tradition of Ugarit », dans C. ROCHE-HAWLEY, R. HAWLEY (éd.), *Devins et lettrés dans l'orbite de Babylone*, Paris 2015, p. 67-80.

Ayant terminé cette orientation générale et contextuelle, le séminaire proprement dit a commencé avec le dossier « Introduction au *Chant de Ba'lu* ougaritique ». Le but immédiat était de contextualiser la mise par écrit des deux recensions qui nous sont parvenues en langue ougaritique de certains passages : celle – fragmentaire et peu connue – de la tradition dite « de Tab'ilu » d'une part, et de l'autre, celle – beaucoup mieux connue – du célèbre scribe 'Ilimilku de Šubbanu¹⁹. Il s'agissait donc dans un premier temps de tenter de définir ces deux manifestations de la « religion officielle » à Ougarit (les deux scribes nommés ci-dessus jouissant, chacun à sa manière, d'un soutien royal manifeste), pour permettre une confrontation éventuelle avec les divers témoignages de piété privée, décelables à travers l'onomastique, par exemple, ou encore dans les documents de la vie quotidienne. Les rituels et incantations ougaritiques ont fourni à leur tour des sources intéressantes dans ce même questionnement, car les premiers sont presque tous explicitement royaux, et les secondes souvent « privées ».

Parmi les documents étudiés pendant l'année 2017-2018, nous nous sommes surtout concentrés sur deux textes : la recension « classique » du célèbre combat de la déesse 'Anatu²⁰, confronté au « précurseur » de ce texte, connu par seulement deux fragments²¹. L'importance du dossier réside évidemment dans le fait qu'il permet d'aborder la mise par écrit du *Chant de Ba'lu* de façon diachronique, entre le milieu du XIII^e siècle – quand l'alphabet cunéiforme à 30 signes semble avoir été assez nouveau, pas encore fixe, et dans une phase d'expérimentation – et à la toute fin du XIII^e ou au début du XII^e siècles, quand ce dernier, sous le calame de 'Ilimilku de Šubannu notamment, se présente comme plus « mature ». Ce questionnement sera poursuivi pendant l'année 2018-2019.

B. Cours de Master

Le cours de Master hebdomadaire a également commencé en novembre 2017. Consacré à la problématique plus générale de continuités et ruptures dans les pratiques religieuses au Levant situées chronologiquement « avant et après la catastrophe », c'est-à-dire, dans les trois siècles « obscurs » (car peu documentés) entre l'âge du bronze et l'âge du fer, le premier dossier présenté en cours était l'histoire de l'alphabet entre les XIII^e-IX^e siècles avant J.-C. Ce dossier s'est avéré particulièrement riche dans le cadre de cette problématique parce que son étude a permis d'aborder la question de la plus ancienne mise par écrit – et surtout de l'affichage public – de textes religieux en milieux ouest-sémitiques. Abordée sous cet angle, la diffusion progressive de l'alphabet consonantique devient une jauge particulièrement

19. Un survol du dossier se trouve dans R. HAWLEY, D. PARDEE, C. ROCHE-HAWLEY, « The scribal culture of Ugarit », *Journal of Ancient Near Eastern History* 2-2 (2015), p. 247-258.

20. RS 2.[014]⁺ (CTA 3 ; KTU 1.3). Pour ces sigles, voir P. BORDREUIL, D. PARDEE, *La trouvaille épigraphique de l'Ougarit*, 1. *Concordance*, Paris 1989.

21. Il s'agit de RS 5.180⁺ (CTA 7 ; KTU 1.7). Nous avons pu profiter aussi d'une lecture « en avant-première », c'est-à-dire avant sa publication, de la réédition complète de ces fragments par D. Pardee (Univ. De Chicago), qui apportera de nouveaux éléments fondamentaux pour la suite des recherches.

pertinente pour illustrer l'histoire complexe de certaines transitions culturelles entre les II^e et I^{er} millénaires avant notre ère.

Présenter le problème de la genèse de l'alphabet consonantique nécessite bien entendu une certaine attention à des détails épigraphiques et philologiques techniques, mais l'interprétation et surtout la recontextualisation des différents documents concernés ont permis d'aborder l'histoire sociale et culturelle des sociétés méditerranéennes orientales concernées. Par la nature même de la documentation, qui consiste en grande partie en inscriptions monumentales à caractère explicitement religieux, l'étude des débuts de cette « expérience alphabétique » est intrinsèquement liée à l'histoire des religions. Il s'agissait donc dans nos cours d'une présentation des débats actuels autour des débuts de l'alphabet, et surtout, de son institutionnalisation au sein des différentes sociétés du Levant ancien, institutionnalisation qui semble n'avoir eu lieu que progressivement, à différents moments et à différents endroits.

En ce qui concerne la distribution des inscriptions alphabétiques connues pour le II^e millénaire av. J.-C., par exemple, on a pu constater une répartition typologique tripartite qui s'est avérée être assez nette sur les plans géographiques et chronologiques. Il s'agit 1) tout d'abord du corpus dit « proto-sinaïtique » attesté principalement en Égypte (et surtout dans le Sinaï); 2) ensuite de celui dit « proto-cananéen » du Levant sud et plus particulièrement de la région côtière appelée historiquement la « Shéphélah »; et 3) enfin du corpus alphabétique cunéiforme distribué dans le nord de cette zone du pourtour méditerranéen oriental.

Nous avons commencé ce survol par le chapitre généralement considéré comme le plus ancien (car, paléographiquement, les signes qui y sont déployés ne sont pas très éloignés de leurs prototypes égyptiens pictographiques présumés), et qui donc refléteraient peut-être même les tous débuts de l'alphabet, en Égypte, où l'outil semble avoir fait ses « premiers pas ». Les inscriptions de ce corpus proto-sinaïtique viennent essentiellement de la zone autour des mines de turquoise près de Sérabit el-Khadim sur la côte ouest de la péninsule du Sinaï, mais quelques graffiti ont aussi été repérés il y a quelques décennies dans le Ouadi el-Hôl, un site d'arrêt sur un des chemins dans le désert à l'ouest de Thèbes en Haute-Égypte. Dans le cadre du cours de Master, l'étude de ce corpus s'est avérée importante sur le plan méthodologique aussi, car elle a permis de dresser un contraste entre, d'une part les études plus « scientifiques » (car limitées à l'interprétation sobre et minimaliste des données disponibles), et d'autre part, les études, disons, plus « enthousiastes » (car issues d'une volonté manifeste d'arriver d'emblée à certaines conclusions pressenties, parfois sans égard des données disponibles). Ce dossier a toujours attiré des approches fantaisistes, même dès sa publication au début du xx^e siècle, et même de la part de chercheurs dont la production scientifique dans d'autres domaines était tout à fait légitime. Mais la tendance « enthousiaste » n'est pas propre aux débuts de ces études; elle est malheureusement encore présente, jusqu'à ces dernières années. Ainsi, suivre l'histoire des recherches sur ce dossier permet de prendre un certain recul, et favorise une approche plus modérée, ce qui finalement nuance considérablement le niveau de confiance avec lequel on peut prétendre « lire » ces textes fragmentaires et difficiles.

Dans le deuxième chapitre de l'histoire de l'alphabet, on suit la migration de ce « nouvel » outil, qui semble être passé de l'Égypte aux centres de l'administration égyptienne du Levant sud pendant le Nouvel Empire. Il y a effectivement une certaine concentration de témoignages venant de la vallée de la Shéphélah, la région de basses collines (d'où son nom) directement à l'est de la plaine côtière de la Philistie²². Sur le plan méthodologique ici aussi, l'étude de ce corpus « proto-cananéen » n'est pas sans importance, car à travers son étude nous sommes tenus de nous confronter au problème de l'inertie des idées et de vieilles suppositions dans l'histoire de la recherche. En l'occurrence il s'agit des legs des approches « maximalistes » prônées autrefois par William Foxwell Albright et ses disciples, qui consistent à faire entrer, de force si nécessaire, l'interprétation des documents épigraphiques (les seuls contemporains des périodes étudiées) dans un cadre interprétatif fourni par la Bible hébraïque (ce dernier recueil véhicule un ensemble de récits littéraires qui prétendent effectivement décrire cette période, mais sa rédaction est beaucoup plus tardive)²³. Encore une fois, dans le cadre d'un cours de Master, nous avons tenté de valoriser la modération par rapport à l'enthousiasme, et les indices empiriques par rapport aux suppositions héritées des générations précédentes.

Enfin, dans le troisième et dernier chapitre, nous avons suivi la diffusion de l'alphabet vers le nord, vers la partie septentrionale du pourtour méditerranéen oriental, où il se manifeste sous un aspect « cunéiforme », avant que les vagues de destructions de la fin de l'âge du bronze ne mettent fin à la documentation écrite au début du ^{xiii}^e siècle avant notre ère. Dans l'optique de la problématique abordée ici, le nord « cunéiforme » est important pour deux raisons. Tout d'abord, par sa diversité, car il n'y a pas qu'un alphabet cunéiforme mais trois, et la distribution et l'histoire de l'utilisation de chacun des trois n'est pas du tout identique. Cette dernière constatation soulève un deuxième point (mais qui découle du premier) : l'ampleur de l'utilisation des alphabets consonantiques dans les sociétés méditerranéennes à la fin de l'âge du bronze est très inégale. Jusqu'au ^{xiii}^e siècle, la nature des inscriptions ainsi que leur distribution laissent entr'apercevoir un emploi marginal et même probablement marginalisé (socialement et culturellement) pour tous les alphabets, qu'ils soient pictographique, linéaire ou cunéiforme. Or, au milieu du ^{xiii}^e siècle, au royaume d'Ougarit sur la côte méditerranéenne de la Syrie, c'est une situation inverse qui est documentée. On semble y assister – peut-être pour la première fois de l'histoire (mais quoi qu'il en soit, il s'agit pour le moment du cas le plus ancien qui est bien documenté) – à l'institutionnalisation de cet outil en tant que véhicule graphique « officiel » de la chancellerie et de l'administration de

22. I. FINKELSTEIN, B. SASS, « The West Semitic alphabetic inscriptions, Late Bronze II to Iron IIA: Archaeological context, distribution and chronology », *Hebrew Bible and Ancient Israel* 2-2 (2013), p. 176-179, 183-188.

23. Un processus analogue pour l'histoire du Moyen Âge européen serait de privilégier les « romans historiques » du ^{xix}^e siècle, tels qu'*Ivanhoé* de Walter Scott ou encore *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, comme source historique au détriment des documents contemporains des époques médiévales.

tout un royaume, et de son emploi dans les belles-lettres, y compris pour la mise par écrit et la transmission textuelle des textes religieux.

Cet échelon que représente l'alphabet ougaritique au ^{xiii}^e siècle est historiquement important, car il s'agirait là d'une sorte d'aberration. Cependant, quand les sources textuelles abondantes sont à nouveau disponibles, au ^{ix}^e siècle, il est intéressant de constater que dans l'intervalle peu documenté, l'alphabet avait considérablement gagné du terrain. Au ^{ix}^e siècle, l'alphabet est utilisé à l'échelle de tout un royaume non seulement dans une seule ville sur la côte septentrionale, mais aussi dans le sud et à l'intérieur : c'est-à-dire, on le retrouve non seulement sur la côte dans la cité-État de Byblos, mais aussi à l'intérieur, dans les royaumes araméens du nord de la Syrie, par exemple, et même dans des royaumes intérieurs méridionaux, historiquement plus « isolés », tel que Moab à l'est de la Mer Morte.

Ainsi, retracer le parcours sinueux, entre le milieu du ⁱⁱ^e et les premiers siècles du ⁱ^{er} millénaire av. J.-C. nous a permis non seulement de mettre l'accent sur l'importante diffusion progressive qu'allait connaître l'alphabet après la fin du ⁱⁱ^e millénaire, mais aussi et surtout de reconnaître le rôle qu'a pu jouer le parrainage des élites dans l'institutionnalisation de cette forme d'écriture au sein des différentes sociétés et royaumes par qui elle était adoptée, souvent sous forme d'affichage monumental et de témoignages religieux.